

Ψ Ψ Ψ Ψ « Il mondo al rovescio ». **Concertos RV 344, 556, 562, 571, 572. Concerto pour violon et hautbois RV 576. Concerto pour violon RV 344. Concerto pour deux hautbois RV 536. Concerto pour flûte RV 432. Gli Incogniti, Amandine Beyer (violon et direction). HM. Ø 2021. TT : 1 h 16'. TECHNIQUE : 4/5**



En s'emparant de ce bouquet de *concerti con molti strumenti*, Amandine Beyer entend les

rendre à leur instrumentarium original, avec une compréhension plus fine encore que celle d'experts tels Kossenko ou Spinosi. Dans le « *San Lorenzo* » RV 562 de jeunesse, par exemple, de jolis martellements de timbales sortent de l'oubli : c'est l'ami Olivier Fourés qui les a découverts, nichés en abrégé sur le manuscrit. Kossenko ne les avait pas vus. La compétition continue pour la reconstruction d'une section manquante du premier mouvement, que Beyer confie au hautbois volubile, quand Kossenko choisissait le violoncelle. Deux options tout aussi crédibles : match nul ! Il en va autrement des interjections de l'orchestre chargé de commenter la déclamation rhapsodique du violon dans le *Grave*. Discretion chez les Ambassadeurs, pathos pour les Incogniti.

Les exemples foisonnent. Faut-il des timbres dans le RV 571 ? Bravo pour le *Largo e cantabile* dans sa distribution initiale avec « *clarini soli, e arpeggio con il leuto* », que l'Académie Sainte-Cécile de Philippe Couvert était jusqu'alors la seule à défendre. Voici enfin ce « *Proteo* » RV 572 dans l'arrangement bancal laborieusement imaginé par Vivaldi, magicien des timbres qui expérimentait sans cesse. Les groupes compacts opposant violon suraigu, hautbois et flûte d'un côté et violoncelle, hautbois et flûte de l'autre laissent une étrange sensation d'incomplétude.

La merveille de l'album est ce RV 344 pour violon jadis massacré par l'Filarmonici. Un grand concerto de maturité, contemporain de *La Cetra*. Sa complexité, l'imagination d'une Beyer à fleur de peau et les passages en double fugue du finale

ravissent. Comment a-t-on pu si longtemps le négliger ?

Roger-Claude Travers

Ψ Ψ Ψ Ψ Nisi Dominus RV 608. **Invicti bellate RV 628. Sinfonia Al Santo Sepolcro RV 169. Et œuvres de Razzi, Locatelli et Soto de Langa.**

Eva Zaïcik (mezzo), Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre Alpha. Ø 2020. TT : 58'. TECHNIQUE : 4/5



Deux pépites vivaldiennes font le prix de ce récital autour de la figure mariale. Une belle *Sinfonia Al Santo Sepolcro* précède le

Nisi Dominus. Vincent Dumestre et son impeccable Poème Harmonique, en optant pour une mezzo au lieu du contre-ténor devenu la norme, nous offrent une des meilleures versions du psaume jamais entendues. Eva Zaïcik possède cette « formidable maîtrise » louée chez le castrat Pier Francesco Tosi. Sa *sprezzatura* – cette éloquence souple et naturelle – enchante d'emblée. Introduit délicatement par un joli clavecino et les cordes pincées, le *Vanum est vobis* impressionne par sa douceur et sa sensibilité, le *Cum dederit* par sa forte intensité dramatique. Après la grâce du *Beatus vir*, le *Gloria Patri* tisse un dialogue intime avec la viole d'amour et l'orgue. Zaïcik se révèle une fabuleuse technicienne (détaché, égalité, vitesse), tant dans l'*Amen* que dans le motet *Invicti bellate*, que Dumestre aborde tel qu'il nous est parvenu, c'est-à-dire amputé d'une partie du premier air. La mezzo, impériale dans l'art des *passaggi*, propose des diminutions habiles et convainc dans le *Dux aeternae* par une spiritualité sincère.

Les compléments sont plus inégaux. Deux pièces du moine dominicain Serafino Razzi (1531-1611) implorent miséricorde, *Vergin Santa* par ses diminutions orchestrales et ses voix prenantes, et *O dolcezza* par les frottements harmoniques de ses voix à capella. Passons sur la terne *Sinfonia funebre* de Locatelli (retournons vite à Tafelmusik) pour terminer sur une savoureuse curiosité : un *Giesù diletto* auquel Soto de Langa (1534-1619), chanteur de la chapelle pontificale, donne un air de chaconne.

Roger-Claude Travers

RICHARD WAGNER 1813-1883

Ψ Ψ Ψ Ψ **Tristan et Isolde.** Nina Stemme (*Isolde*), Peter Seiffert (*Tristan*), Stephen Milling (*Marke*), Janina Baechle (*Brangäne*), Jochen Schmeckenbecher (*Kurwenal*), Eijiro Kai (*Melot*), *Chœur de l'Opéra et Orchestre philharmonique de Vienne, Franz Welser-Möst. Orfeo (3 CD). Ø 2013. TT : 3 h 44'. TECHNIQUE : 3/5*



Après quelques mythiques références signées Furtwängler, Karajan, Böhm, Kleiber fils, y a-t-il encore une place pour une nouvelle intégrale de *Tristan et Isolde* ?

Orfeo en fait le pari en publiant cette captation réalisée à l'Opéra de Vienne il y a bientôt une décennie par la Radio autrichienne.

On y retrouve la déjà légendaire Nina Stemme, sans l'ombre d'un doute l'*Isolde* de sa génération, alors au faite de ses moyens, avec dans la voix un océan de féminité, dans le timbre un irrésistible mélange de chair et de cristal, dans les phrasés des grâces mozartiennes qui rappellent inévitablement sa devancière Margaret Price. Sauf que celle-ci ne chanta jamais l'ouvrage en scène, se contentant de l'enregistrer (génialement) avec Carlos Kleiber, alors que Stemme en fit sa spécialité dans les plus prestigieux théâtres de la planète – nous tenons là le quatrième témoignage de cette incarnation majuscule, qui s'ajoute aux intégrales de Pappano (Warner) et Janowski (Pentatone), à la vidéo de ses débuts dans le rôle à Glyndebourne (Opus Arte).

Seiffert, lui, après de glorieux Lohengrin, Siegmund et Tannhäuser, vint tard à Tristan. Malgré l'usure, audible dès l'acte I, le timbre garde une clarté juvénile, le chanteur un style d'une indéniable probité, qui s'épanouissent à merveille dans les effusions du II. Poussé dans ses retranchements au III, l'artiste donne tout de lui-même, jusqu'à la rupture, mais toujours maître de sa ligne et de ses mots. Marque cependant le contraste avec l'inépuisable fraîcheur de Stemme – jusque dans sa *Liebstdod*, sur le souffle.

Maternelle, soucieuse de la ciselure

du texte, Baechle est un peu éprouvée dans l'aigu, incertaine parfois d'intonation. Schmeckenbecher commence mal, rêche dans ses phrases au I, mais finit bien, serviteur d'une absolue loyauté, comme enivré par les délires de son fier chevalier. Il faut saluer l'excellent Marke de Milling, violoncelle en pleurs, et plus encore la direction Welser-Möst qui semble avoir médité la leçon de Kleiber, tant il allège la trame des Philharmoniker, faisant passer entre chaque pupitre des flots de lumière irradiante, avec dans la conduite du drame une urgence, une électricité de chaque instant. C'est cette vision de chef, mais aussi l'unique Tristan de Seiffert et surtout l'*Isolde* de Stemme, qui font le prix de cette parution.

Emmanuel Dupuy

MIECZYSLAW WEINBERG 1919-1996

Ψ Ψ Ψ Ψ **Trio avec piano op. 24. Sonate pour deux violons op. 69. Deux romances sans paroles. Mouvement de sonate.** Linus Roth, Janusz Wawrowski (*violons*), Danjulo Ishizaka (*violoncelle*), José Gallardo (*piano*). Evil Penguin. Ø 2020-2021. TT : 1 h 03'. TECHNIQUE : 3/5



Weinberg est un cas épineux. Tout au long d'une vie d'éternel exilé et d'éternel persécuté,

il traîna derrière lui et en lui l'ombre de quelque chose ou de quelqu'un (Chostakovitch, bien sûr, dont il fut proche sans jamais l'égaliser). Prolixe, il fixa très tôt un langage qui n'évolua guère, tant dans l'esthétique, instinctivement infusée de culture ashkénaze, que dans l'écriture, brassant en abruptes ruptures les images obsessionnelles qu'il reçut en don, à la manière d'un Chagall. Sa musique de chambre constitue sans doute le meilleur de son œuvre.

Il y a peu, Gidon Kremer (DG, *Diapason d'or*), plaçait le *Trio op. 24* (1945) sous une lumière blanche, hivernale, le rapprochant ainsi de la manière d'un Schnittke. Linus Roth, autre grand défenseur de cette musique, fait exactement le contraire, et la réussite n'est pas

Nouveauté

JÖRG WIDMANN

NÉ EN 1973



Das heisse Herz. SCHUMANN : Lieder op. 90 et op. 98a.
Christian Immler (baryton),
Andreas Frese (piano).
Alpha. Ø 2020. TT : 1 h 09'.

TECHNIQUE : 3/5

Enregistré en septembre et novembre 2020 à la Markus-Sittikus-Saal de Hohenems (Autriche) par Michaela Wiesbeck. Couleurs plaisantes, bel équilibre. Pourtant, le piano apparaît corseté dans une acoustique un rien trop étroite, tandis que la voix du baryton s'épanouit dans un espace plus large.

Excellence dans le lied et intelligence de programmes originaux : ces deux traits de Christian Immler se confirment ici. A propos de l'album « *Im schönen Strome* » (2015, Bis, cf. n° 641), Hélène Cao louait le sens supérieur de l'agogique et du discours, la diction captivante et sans maniérisme, l'accueil à la complexité expressive. L'Opus 24 de Schumann en profitait alors, comme ici son Opus 90 et tous les poèmes du Harpiste extraits de *Wilhelm Meister* (rarement rassemblés au disque). La franchise du propos, très incarnée, égale la distinction du phrasé, la liberté du verbe lyrique, en accord sensible avec le piano d'Andreas Frese, bien timbré et présent. *Einsamkeit* déploie à la fois un paysage et une intériorité, *Der schwere Abend* est construit avec une économie sans faille qui culmine dans le dernier vers, comme déjà la fin du *Lied eines Schmiedes*, suggestive, ambiguë. Ampleur dynamique et concentration spirituelle s'allient dans un *Requiem* de haut rang, mais le groupe du Harpiste



PLAGE 3 DE NOTRE CD

impressionne plus encore. La palette du baryton, la diversité des tons (violence rentrée dans *Wer nie sein Brot*, mystère frémissant pour *An die Türen*) dressent une figure de chair, plus tourmentée que la décantation de Christian Gerhaher dans son intégrale récente. Le thème de la solitude reliait les deux opus de Schumann ; il structure aussi le cycle majeur de Jörg Widmann, composé en 2013 et dont voici la première au disque. Son titre (*Le Cœur ardent*) est dû à l'auteur expressionniste Klabund, qui alterne ici avec d'autres sources (Härtling, Heine, le *Knaben Wunderhorn*) rarement adaptées en lied, voire jamais comme *Einsam will ich untergehn* de Brentano, incantation avec refrain double dont Immler et Frese soutiennent magistralement les treize minutes de voyage immobile, jusqu'à des instants de beauté pure.

Widmann, comme souvent, inscrit sa modernité dans l'héritage subjectif du romantisme, recourant à l'épigramme autant qu'à une grande plasticité stylistique (*Eifersucht*, long développement imprévisible sur un scénario de jalousie) sans verser dans l'éparpillement. Le chanteur (son grain est décisif) et son pianiste (leurs voix se mêlent pour une inflexion parodique dans *Kartenspiel*) répondent aux sollicitations multiples de l'écriture sans jamais perdre la direction : raréfaction sonore (n° 1), phrase longue du lyrisme, grande mobilité de l'émission et des nuances jusqu'au parlando et à la crudité du cri ou du bruit, angles et âpreté sur des danses grimaçantes (n° 6 et 7). Cette musique extraordinaire trouve ici deux interprètes procurant d'un bout à l'autre un sentiment d'évidence poétique. Magistral ? Indispensable !

Jean-Philippe Groperrin

moins totale. L'œuvre baigne ici dans un automne doré et radieux, exaltant comme jamais la plasticité, la positivité, la carrure du discours, rendu à une sensualité olympienne. L'œuvre y gagne une stature et une lisibilité impressionnantes, sans qu'en soient gommés ruptures et mystères : écoutez la toute fin, sublimement figée en rais lumineux. Le piano, qui lance chacun des quatre mouvements, soutient le discours avec autorité et assure une assise presque brahmésienne à l'œuvre.

La *Sonate op. 69* (1959), conçue pour les époux Kogan, voit son architecture magnifiée par la même opulence sonore. On y admirera spécialement les prolongements strophiques de la *Sicilienne* centrale, qui semblent contempler un ciel lointain. Et quelle intelligence dans le moindre pizzicato ! De moindre envergure, les *Romances sans paroles* (1947) glissées en complément illustrent une veine chantante (à noter la citation du *Ganymed* de Schubert dans la première), hachée de sournoises irrégularités.

Et l'album se referme sur la petite musique dérisoire d'un énigmatique *Largo*, entre tic-tac funèbre et hébété. Pascal Brissaud

JOHN WILLIAMS

NÉ EN 1932

Ψ Ψ Ψ Ψ **Concerto pour violon n° 2.**
Arrangements de The Long Goodbye, The Empire Strikes Back, Raiders of the Lost Ark.
Anne-Sophie Mutter (violon).
Boston Symphony Orchestra,
John Williams.

DG. Ø 2021. TT : 51'.

TECHNIQUE : 3,5/5



En 1974, la mort de sa jeune épouse, l'actrice Barbara Ruick, inspirait à John Williams un premier concerto pour violon – élegie à la mémoire d'un ange révélée en 1981, popularisée à la fin des années 1990 par son « créateur » Gil Shaham. Passent un demi-siècle et quatre oscars. Entretemps, la star du *space opera* a rencontré sa muse. C'est à elle qu'il destine une courte fantaisie pour violon, harpe et cordes intitulée *Markings*, créée en 2017 à Tanglewood. L'année suivante, il remanie à son intention *Across the stars* (*Star Wars*, chapitre II). Un album suit en 2019. Encore un an et les inséparables se retrouvent au Musikverein (« *John Williams live in Vienna* », cf. n° 702).

Ce *Concerto n° 2*, créé en 2021 à Tanglewood, Williams l'a cousu pour elle, c'est un « portrait d'Anne Sophie Mutter », ample, lyrique, sostenuto, sentimental, d'un luxe orgueilleux. Quatre quasi-improvisations où la technique et le legato de la soliste respirent comme tournesols à midi : *Prologue* (riche en harpe et cordes graves), *Rounds* (manière de rondo), *Dactyls* (longue-brève-brève dans la prosodie classique), *Epilogue* (page la plus inspirée, avec *Rounds*). N'y attendez pas l'insolence mélodique des partitions pour grand écran. Comme le *Concerto n° 1* c'est un « à la mémoire de » (ici Debussy et Thornhill) à la tonalité fluctuante. Même abandon lyrique, même génie du climat, même célébration d'un orchestre pourtant placé derrière, mêmes sanglots longs.

Sanglots qui menacent quelquefois (dans *The Empire Strikes Back*) de se changer en huile. Mais l'archet de Mutter ajoute des tons si intenses que l'oreille n'est pas loin de fondre. Le concerto a aussi fait l'objet d'un film (DVD et Blu-ray) qui vient de paraître. Ajoutez les concerts de Vienne et de Berlin : le maître aura fêté son quatre-vingt-dixième anniversaire en seigneur qu'il est. Ivan A. Alexandre

Commandez vos disques sur
DIAPASONCC.COM
voir pages ► 107-108